

Françoise Aubin

Marianne Bujard, *Le Sacrifice au Ciel dans la Chine ancienne. Théorie et pratique sous les Han occidentaux*

Paris, École française d'Extrême-Orient, 2000, 261 p., (préface de Kristofer Schipper), (cartes, illustr., index), (coll. « Monographies », 187)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Françoise Aubin, « Marianne Bujard, *Le Sacrifice au Ciel dans la Chine ancienne. Théorie et pratique sous les Han occidentaux* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 116 | octobre - décembre 2001, document 116.8, mis en ligne le 21 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/428>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/428>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

comme lorsqu'elle départage les groupes religieux dignes de temps d'antenne des autres (288). Ici, on peut regretter que la question de la sectorisation du religieux, comme celle de la lutte pour le classement auprès des autorités publiques, ne soient pas abordées.

Cet ouvrage remet avec profit les notions de champ religieux et d'espace public sur le métier. L'ouverture de nouveaux chantiers pour les politistes et les sociologues de la religion pourrait également exiger, dans l'avenir, que l'on s'interroge à nouveau sur les limites même du phénomène religieux. Cela pourrait impliquer de situer la notion en rapport avec la morale et la spiritualité d'une part, la magie d'autre part, y compris sous leurs formes nouvelles et alternatives. Que croient et que pratiquent, par exemple, les militants radicaux et anarchistes contre la mondialisation ? Quelle religion des droits de l'homme se dessine ? (J. Spickard) Quels seront ses rapports avec les religions instituées et les idéologies ?

Le collectif rassemblé par P.B., B.D. et J.I. comble également une lacune. Ces dernières années, d'autres livres, la plupart anglo-saxons, ont illustré une convergence semblable des domaines autour de l'objet religieux. On pense entre autres à *Sacred Companies: Organizational Aspects of Religion and Religious Aspects of Organizations*. L'ampleur des matières traitées, le souci empirique, les ouvertures pratiquées en conclusion font en sorte que *Religion et action dans l'espace public* contribue à redynamiser la sociologie politique du religieux. Malgré tout, il reste tributaire de son objet, à savoir le modèle confessionnel de gestion du pluralisme religieux. À lire avec *La religion en miettes ou la question des sectes* (Danièle Hervieu-Léger, Paris, Calmann-Lévy, 2001, 222 p. [coll. « Essai Société »]) et *Les métamorphoses de la régulation politique* (Jacques Commailles, Bruno Jobert, éd., Paris, LGDJ, 1999, 381 p. [coll. « Droit et société » 24]).

Pauline Côté.

116.8

BUJARD (Marianne).

Le Sacrifice au Ciel dans la Chine ancienne. Théorie et pratique sous les Han occidentaux. Paris, École française d'Extrême-Orient, 2000, 261 p., (préface de Kristofer Schipper), (cartes, illustr., index), (coll. « Monographies », 187).

Une déconstruction bien argumentée est toujours savoureuse, surtout lorsqu'elle touche aux idées les mieux établies dans l'inconscient de toute personne cultivée, ainsi celles concer-

nant la Chine et qui plus est le culte impérial. Les auteurs chinois en sont convaincus et les grands maîtres des études sinologiques occidentales, tel Henri Maspero, disent de même : le symbole du lien que l'Empereur ménage entre l'humanité et le Ciel dispensateur de tout bienfait serait, depuis la plus haute Antiquité, le sacrifice *jiao* qu'il fait dans la banlieue sud de la capitale. La surprise est grande de découvrir une réalité différente de ce qui est enseigné depuis deux millénaires. Pour nous convaincre de l'incroyable, l'auteur procède avec sûreté, appuyant son argumentation sur des traductions nombreuses de textes inconnus jusqu'alors en langues occidentales. De fait, il apparaît certain que ce fameux sacrifice *jiao* a été une invention, créée de toutes pièces par les lettrés de la cour des Han occidentaux (ou antérieurs), au II^e siècle avant notre ère, et systématisée dans son *Chunqiu fanlu* par le penseur Dong Zhongshu (195-115 av. J.C.), l'un des artisans principaux de ce qu'il faut appeler la métamorphose du confucianisme. Les textes antiques dont se targue Dong Zhongshu ne disent pas ce qu'il leur fait dire : le concept de *jiao*, dans ses mentions les plus anciennes, connote l'idée d'un espace situé aux limites de la ville, non pas d'un sacrifice, et surtout pas d'un sacrifice au Ciel ; car les sacrifices réservés à la maison royale à l'époque pré-impériale étaient essentiellement un culte aux ancêtres. Sous les premiers empereurs – Qin puis Han – les sacrifices *jiao* étaient multiples par leur localisation et par leurs agents, destinés en dernier ressort à obtenir l'immortalité du souverain. L'action de Dong Zhongshu et de ses pairs va être double : d'une part, ils veulent ériger en culte suprême le rituel qu'accomplira l'empereur lorsque, en personne, il sacrifiera un bœuf pour communiquer avec son père, le Ciel, et connaître la volonté de celui-ci, et ils travaillent à en faire la base d'une nouvelle religion d'État ; d'autre part, ils s'emploient à éliminer les cultes locaux (leur cartographie pp. 241-246) et, par la même occasion, leurs acteurs, les magiciens *fangshi*, leurs grands rivaux. Dong Zhongshu tenta d'entraîner l'adhésion de l'empereur Wu des Han (r. 144-87) ; mais le premier sacrifice impérial dans la banlieue sud de la capitale fut réalisé en 31 avant notre ère seulement, par l'empereur Cheng (r. 32-7), et encore ne s'adressait-il pas au Ciel mais au « Grand Un » *Taiyi*, dont le culte était en partie géré par les *fangshi*..

Sur ce fond d'histoire qui devient évidence grâce au traitement des textes présentés par l'A., une vaste fresque se dessine, qui explique les innombrables indécisions dans la politique religieuse officielle, jusqu'à l'époque commu-

niste incluse. Les lettrés, en isolant l'empereur, devenu dieu vivant, et en limitant son action religieuse à la banlieue sud, espéraient restreindre le contrôle effectif qu'il exerçait lors de ses visites aux sanctuaires locaux. Dans les faits, la rupture ne fut pas totale ; néanmoins les lettrés sont restés les interprètes obligés de la volonté céleste et les guides de la sagesse impériale. Quant à la suppression totale des cultes locaux, elle ne put s'imposer, ne serait-ce que par crainte de la vengeance des divinités délaissées ; et les *fangshi* ont continué à lutter pour bénéficier du patronage impérial. Leur rivalité avec les lettrés de la cour Han est symbolique de la compétition qui va, durant deux millénaires, opposer deux systèmes religieux concurrents, le culte officiel et les cultes locaux, devenus plus tard taoïstes et bouddhistes et déclarés par intermittence « superstitieux », et, par-delà, l'État centralisateur et les forces politiques locales.

Françoise Aubin.

116.9

CALLEWAERT (Inger).

The Birth of Religion Among the Balanta of Guinea-Bissau, Lund Studies in African and Asian Religion. Vol.12, Lund (C.H.), Department of History of religions, University of Lund, Tord Olsson, 2000, 296 p. (bibliogr., annexes, index, cartes, illustr., glossaire).

Le livre retrace la naissance et l'évolution entre 1984 et 2000 d'un mouvement religieux appelé Kiyang-yang chez les Balante, une société acéphale de riziculteurs de Guinée-Bissau organisée spatialement en petites unités de production dirigées par l'aîné du lignage. Il comporte aussi et entre autres éléments : une présentation générale de l'ordre social balante, une relation des migrations balante(s) vers le sud, une histoire de la place de cette ethnie au sein de la nation guinéenne, une chronique des relations tourmentées du nouveau mouvement religieux avec l'État, une biographie de la prophétesse Ntombikte dont l'auteur est l'amie, de longues descriptions des rituels, la traduction commentée d'une soixantaine de chants religieux, enfin une comparaison terme à terme avec un autre mouvement féminin religieux et curatif plus ancien (Fyere Yaabte) aux pratiques conformes à la vision balante du monde (il a été étudié par Joop de Jong : *A Descent into African Psychiatry*, Amsterdam, 1987).

Nonobstant, la première qualité du livre de I.C. est à mes yeux de pleinement décrire ce que peut être aujourd'hui le travail ethnographique en terrain franchement exotique. Les informateurs de l'A. ont vu grandir ses enfants

car la procédure d'enquête (commençant par un séjour de trois ans auquel succèdent des séjours annuels) s'est poursuivie sur une douzaine d'années. Nous apprenons au cours du premier chapitre que c'est accompagnée d'un représentant régional de l'autorité étatique et de deux interprètes traduisant successivement du balante au kriol (un portugais travaillé depuis cinq cents ans par les langues africaines), puis du kriol au français que l'A. (qui est Suédoise) effectue son premier entretien. Cet exposé des conditions objectives de la recherche reste présent tout au long du livre, tout comme l'observation minutieuse et le compte-rendu détaillé des interactions entre I.C. et ses hôtes, car « il est totalement absurde de concevoir un observateur non-impliqué » (p. 144). Adeptes de l'observation participante, I.C. apprend le balante en partageant sans restriction la vie quotidienne (allant jusqu'à participer régulièrement aux rites de purification), tout en se réclamant pour l'observation de l'enseignement de P. Bourdieu. C'est dans les chants religieux qu'elle trouve le lieu d'une objectivation du phénomène. Ils ne doivent rien à la présence de l'ethnographe et délivrent une parole où se donne à entendre un monde nouveau (ainsi les généalogies qu'ils présentent placent les ancêtres maternels à égalité avec les paternels, chose inconcevable en société balante) de laquelle elle participe à la normalisation en couchant sur papier plus d'une centaine de chants. Si le livre s'intitule *Naissance de la religion chez les Balantes*, il traite cependant moins, de l'avis même de l'A., de la naissance d'une religion que de celle de l'autonomisation du champ religieux du socle de la société traditionnelle.

En 1984 dans le sud de la Guinée-Bissau, une prophétesse crée le mouvement Kiyang-yang qui s'étend rapidement. En juin 1985, le gouvernement envoie une équipe hélicoptérée qui enlève quelques-uns de ses meneurs, les jette en prison pour un temps, puis les libère après cet avertissement. En 1986 des mesures officielles interdisent les activités religieuses et curatives des groupes Kiyang-yang et s'emparent de leurs objets rituels et plantes médicinales. La suite est à l'avenant jusqu'en 1994 et les premières élections multipartites. Pourquoi tant de répression ? Le pouvoir a pu percevoir comme une menace dans ce mouvement mais surtout, Kiyang-yang se présente immédiatement comme une violente révolte contre l'ordre ancien. Dans une société balante structurée autour de la parenté, une femme illettrée vit une crise psychotique après le décès de son nouveau-né (le degré de mortalité infantile est estimé par les institutions concernées à 50 % avant l'âge